

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois: 13.50 Six mois: 26.00 Un an: 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois: 13 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES & JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTIONS: Annonces: la ligne. . . 25 c. Réclames: . . . 30 c. Faits divers: . . . 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARÉ, Libraire, Grande-Place à Paris, chez MM. HAYAS, LAPITTE et C<sup>o</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus: A Roubaix, au bureau du journal. A Tourcoing, rue Nationale 18. A Lille, à la succursale de l'Agence Havas, rue de la Gare et au bureau du Memorial, Grand Place, entre par les débris Saint-Etienne. A Arras, rue de Lille. A Paris, au bureau de l'Agence Havas, place de la Bourse, 2, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34

ROUBAIX, LE 8 JUILLET

La majorité républicaine du Palais-Bourbon commencerait-elle à se lasser de M. Jules Ferry et de ses collègues? Son dévouement toucherait-il à sa fin, ou chercherait-il un autre objet? A certains indices et d'après certaines rumeurs, il ne serait pas téméraire de le penser. Tout d'abord, cette majorité est d'homme mobile, avide de changements et d'un appétit à consommer, au cours d'une année, plusieurs ministères. Or, M. Jules Ferry est au pouvoir depuis cinq mois à peu près, et la vue du même visage pendant cent cinquante jours n'est pas un spectacle très-récréatif. Comme, d'ailleurs, elle ne peut assister qu'à la même pièce, elle éprouve vraisemblablement aussi le besoin de corriger l'uniformité de la représentation par la variété des acteurs. Et puis, si indulgente qu'elle puisse être à elle-même, elle ne saurait être fière de son œuvre, et quand on n'est pas content de soi, on n'est guère disposé à être satisfait des autres. Et puis, soyons justes.

Un cabinet qui arrache à une Assemblée des crédits comme ceux destinés aux chemins de fer et aux forts sénégalais, et admet le « coulage » dans l'emploi de cet argent comme une chose naturelle, ne met-il pas la bonne volonté et la conscience d'une Assemblée à une épreuve trop rude? Si les gens consentent à faire une vilaine besogne, ils n'aiment pas d'ordinaire qu'on souligne ou accuse publiquement leur déshonneur. Enfin, l'ignorance ou le cabinet tient tout le monde sur ses projets au Tonkin et sur ses négociations avec la Chine n'est pas faite davantage pour augmenter la confiance.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs des motifs de l'humeur de la majorité contre le cabinet, qu'ils aient ou non un caractère respectable, cette humeur existe. Des journaux ordinairement bien informés, le Rappel par exemple, nous viennent même qu'elle menace de faire explosion et de se convertir, un de ces jours, en une hostilité ouverte. Ainsi, hier, au Palais-Bourbon, tout aurait respiré l'approche d'un combat. Les adversaires à des titres divers du ministère auraient pris rendez-vous sur le terrain des conventions avec les « grandes Compagnies, et le Gouvernement serait décidé à poser la question de confiance. D'un côté, il n'était question que de la précipitation inopinée du Gouvernement à faire voter au pied levé une affaire aussi grave et de l'étonnante conversion de MM. Leboucq, Barhaut et Raynal, à un arrangement avec ces mêmes Compagnies, chargées jadis par

eux de tous les péchés d'Israël; de l'autre côté, on dénôçait comme un acte de mauvais citoyens la résistance antipatriotique de la commission des chemins de fer. Soit aujourd'hui, soit la semaine prochaine, dit le Rappel, il faut donc s'attendre à de graves événements parlementaires. La question se posera plus probablement la semaine prochaine qu'aujourd'hui, lorsque, le rapport sur les conventions de chemins de fer étant déposé, le Gouvernement demandera la mise à l'ordre du jour de la discussion pour l'une des plus prochaines séances. C'est sur ce point que se livrera la bataille, et, à en juger par les intrigues de couloirs, qui hier avaient pris un développement considérable, la lutte sera chaude.

Nous ignorons absolument si les partis en présence persisteront jusqu'à la fin dans ces dispositions hostiles, s'il y aura ou non un engagement sérieux et, en cas de bataille, quels seront les vainqueurs. Cette ignorance sur l'issue de la lutte nous est à la vérité particulièrement légère. Que M. Jules Ferry et ses collègues, en effet, l'emportent ou non, et qu'ils fassent ou non place à d'autres, le pays ne saurait rien gagner et ce changement de personnes. A cet égard, une expérience récente ne laisse aucun doute, et, à moins d'une candeur extraordinaire, on ne saurait attendre pour la France, sous le régime de la « vraie » République, quel que soit le nom des ministres, qu'une aggravation des maux présents. EUGÈNE DUFEUILLE.

LA MALADIE DU COMTE DE CHAMBORD

Voici un bulletin spécial publié hier au soir par l'Union: Nuit assez calme sans grandes souffrances, malade toujours faible. Neustadt, 9 h. 40. RAINCOURY.

LE GÉNÉRAL DE CHARENTTE

M. le général de Charente est parti pour Frohsdorf, où il a dû arriver dans la soirée d'hier.

Le Temps publie une information particulière qu'il faut accueillir avec réserve: « Une dépêche, datée de 10 heures 25 de ce matin, dit que l'état du comte de Chambord est extrêmement grave. Il y a des vomissements de sang mêlé de matières purulentes.

D'un autre côté, le Gaulois a affiché à une heure trente minutes, une dépêche de son correspondant particulier datée d'aujourd'hui 7 juillet, 10 h. 25 minutes matin, annonçant que la fin de M. le comte de Chambord était imminente. Le mieux marqué par les médecins a fait place à une crise très violente, la nuit a été très mauvaise, les vomissements ont repris.

Le correspondant ajoute que M. le comte de Chambord est maintenant à l'article de la mort et que les princes d'Orléans sont partis ce matin de Vienne pour Frohsdorf.

Voici les informations de la France, aussi pessimistes que celles du Temps: Vienne-Neustadt, 7 juillet. L'amélioration signalée hier a été de courte durée.

« Immédiatement après la consultation des médecins, hier soir, le malade a vomé continuellement du sang et des matières purulentes; ses forces disparaissent visiblement. Le malade a conscience de sa prochaine fin; il demande avec la plus grande instance qu'on lui administre les derniers sacrements; il prend congé de ses serviteurs (et les prie de lui pardonner les offenses qu'il a pu leur faire involontairement). »

Ces lamentations quelques uns des médecins traitant pensent que le comte de Chambord ne saurait attendre encore quelques temps. Chose étonnante, les cinq médecins ne sont pas même aujourd'hui d'accord sur la nature de la maladie. Ce qui est positif, c'est que la maladie existait déjà depuis six années.

La Liberté confirme en partie ces informations: « Une dépêche particulière de Vienne annonce contrairement à ce qui a été dit, que le comte de Chambord ne se fait pas d'illusion sur la gravité de son état et qu'il envisage l'éventualité de sa mort prochaine avec une grande sérénité d'esprit. Il aurait dit dans un moment d'effusion, qu'il serait bien que sa fin approchât, ajoutant qu'il demandait pardon à tous ceux qu'il pouvait avoir offensés.

LES PRIÈRES On lit dans l'Univers: « Il nous est impossible de signaler nommé ment toutes les villes où se font d'ardentes prières pour le rétablissement de Mgr le comte de Chambord. L'élan, en effet, est général. On nous écrit de l'Est qu'à Besançon, à Saint-Dié, à Mirecourt et dans presque toutes les paroisses et chapelles du département des Vosges, des messes sont dites et des neuvaines sont organisées pour répondre à la volonté de l'auguste malade.

Nous lisons dans les Nouvelles, correspondance royaliste des deux Chambres: « Une scène touchante a eu lieu ce matin sur le péristyle de Notre Dame des Victoires. La foule, qui avait assisté à la messe dite à l'intention du roi, sortait de l'église lorsqu'un de nos amis, qui venait de prendre connaissance de la dépêche de la nuit, chez M. Dreux Brézé, arrêta les premiers personnes qui descendaient les marches pour leur lire cette dépêche, qui contenait, on le sait, des renseignements relativement moins alarmants. »

« En un clin d'œil notre ami se trouva entouré d'une foule compacte, et un brave ouvrier qui se trouvait au premier rang, ne put s'empêcher de crier, dès que la lecture fut terminée: « Bravo ! » et ce naïf témoignage de joie fut répété par toute l'assistance.

Voici le texte de la lettre que Mme la comtesse de Chambord vient d'adresser au général des Franciscains: « Mon mari est malade. Nous vous demandons les prières de l'Ordre de Saint-François qui nous est si cher.

Complétons cette information par la dépêche suivante que le Monde reçoit de Rome: « Rome, 7 juillet. Sur une demande télégraphique de Mme la comtesse de Chambord, les Franciscains de l'église de l'Arax Cœli ont commencé hier un jeûne solennel.

Les princes ne rentreront pas immédiatement à Paris; ils se proposent, en effet, d'aller à Budapest et dans d'autres localités, pour visiter plusieurs membres de leur famille.

Autour du Cabinet Arrêtons-nous par hasard une crise ministérielle en perspective? Je serais presque tenté de le croire à en juger par tous les bruits qui circulent, par toutes les nouvelles mises en avant depuis vingt-quatre heures.

« Tu es donc encore ici, mon garçon? dit le gentilhomme en l'abordant. Je croyais que t'étais parti pour Paris par le train précédent. — Je suis venu à pied pour économiser, et je suis arrivé après le passage du train, répondit-il. Il avait l'air complètement dégrisé.

« Tâche de renoncer à ton défaut dominant, conseilla le marquis; si tu continues, tu ne trouveras bientôt plus de places. — Oh! la leçon a été bonne, je me réponds, monsieur le marquis, elle me servira pour l'avenir, je suis bien résolu maintenant à ne boire que de l'eau! Mais tout de même, mon maître a été bien dur pour une première faute! En disant cela, il avait l'air de s'essuyer les yeux, comme si toutes ses larmes lacrymales eussent été ouvertes.

« L'excellent châtiment lui touché par cette double démonstration; il lui glissa une poignée de vingt francs dans la main. — Tiens, lui dit-il, cela vaudra à payer ta place. — Que vous êtes bon? Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait tomber sur un maître qui vous ressemblât? Je ne serais pas sur le pavé.

« Pour échapper à cette explosion d'une reconnaissance qui lui paraissait excessive, M. des Airoelles se dirigea vivement vers le guichet qui venait de s'ouvrir. — Une première Paris! fit-il, en tendant un billet de cent francs. Le groom, qui était derrière lui, tressaillit en entendant prononcer ces paroles. — Le marquis à Paris! pensa-t-il. Que peut-il avoir à y faire? Pourquoi surtout n'a-t-il pas annoncé ce voyage chez lui? C'est fort louche; il faudra ouvrir l'œil et découvrir l'anguille sous roche.

« Quelques minutes plus tard, l'Anglais montait dans un wagon de troisième, tandis que le marquis s'installait dans un coupé-lit.

LE DÉPART

Il était six heures du matin lorsque le train entra en gare. Le marquis, qui ne portait qu'une simple valise, n'avait pas besoin d'attendre la distribution des bagages enregistrés; aussi, se dirigea-t-il immédiatement vers la porte de sortie.

Au moment où il venait de répondre aux employés de l'octroi qui l'avaient rien à déclarer, Toby accourut vers lui. — Je vous en prie, monsieur le marquis, accordez-moi la faveur de porter votre valise jusqu'à votre voiture.

M. des Airoelles, qui ne voyait dans l'empressement du pauvre diable, ne crut pas devoir refuser ses services; il lui confia son sac et se mit en quête d'un fiacre. Lorsqu'il eut fait son choix, il y monta en remettant au groom une pièce de cinq francs. — Quelle adresse faut-il donner au cocher, monsieur le marquis? — Hôtel Lavoisier, place Louvois, répondit-il sans se douter de l'imprudence qu'il venait de commettre.

« Maintenant, se dit Toby, je suis renseigné, je sais où perche mon homme. L'avisé le marquis, un enfant n'aurait pas été plus facile à confesser que lui! — Lorsque sa malice lui eut été dévolue, il prit un fiacre à son tour et se fit conduire dans un des petits hôtels de la rue de Valois; il connaissait son Paris aussi bien qu'un Parisien, et ce n'est pas sans raison qu'il s'était décidé à prendre son gîte dans les environs du Palais-Royal.

« La rue de Valois est un des quartiers où les négociants de province ont l'habitude de descendre; les hôtels qui y foisonnent

ne sont ni beaux, ni propres, ni confortables, mais la force de l'habitude leur a consacré leur ancienne clientèle. Le sac combré savait qu'il serait mieux caché dans cette fourmilière provinciale, que dans un des quartiers les plus excentriques de Paris.

« Je me fis inscrire sous un nom de fantaisie et attendit patiemment dans sa chambre l'heure de l'ouverture des magasins de confection, nombreux dans les galeries du Palais-Royal. On y trouve depuis la vareuse de l'ouvrier jusqu'à l'habit noir pour soirée; c'est là que les jeunes mariés des faubourgs viennent acheter leur costume de noces.

« Le groom entra dans le magasin qui lui parut le mieux fourni. — Je viens de recevoir une médaille de commissionnaire, dit-il, je désire acheter un costume conforme à ma nouvelle profession.

« Je tiens justement la spécialité des vêtements de velours; répondit l'industriel, qui appela un de ses chefs de rayon pour servir cette pratique matinale.

« Le choix fut bientôt fait: une veste ronde en velours à côtes de couleur vert bouteille, et un large pantalon de la même étoffe; le tout lui coûta 45 francs.

« Avez-vous l'article casquette, demanda-t-il. J'en voudrais une de forme plate en cuir verni en trouvant dans le passage Montesuquia, répondit le commis.

« Dix minutes plus tard il avait fait cette acquisition; il était si changé que lorsqu'il passa devant le bureau de l'hôtel pour remonter dans sa chambre, on le prit pour un Auvergnat se rendant chez un des locataires pour y faire une commission.

« Cependant, quelque parfait que fût ce déguisement, l'ouvrier jugea utile d'y joindre quelques compléments; il ouvrit sa malle

LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE

La Société centrale de sauvetage, dont la séance générale a eu lieu, en mal dernier, vient de publier son bulletin trimestriel qui contient le procès verbal de cette séance, l'exposé de la situation financière et le rapport des récompenses décernées pour faits de sauvetage, pendant l'année. On peut dire qu'elles sont gagnées, ces récompenses, et que la consécration suprême, la croix de la Légion d'honneur n'a pas été volée, quand on daigne enfin la placer sur quelque-une de ces vaillantes poitrines de marins et de douaniers, dont la Société de sauvetage a fait ses soldats, et que l'on est sûr de rencontrer toujours et partout, dès qu'il s'agit d'arracher des vies humaines à la mer.

« Je pense qu'on ne saurait donner trop de publicité à ces sortes de choses ni trop faire connaître les exploits de ces héros obscurs. C'est le meilleur moyen de rappeler ce qu'ils ont rendu d'inappréciables services, il faut qu'ils aient à leur disposition un matériel coûteux que la Société se préoccupe d'augmenter et d'améliorer tous les jours, en multipliant, le long des côtes de France, les stations de sauvetage. J'ai rap- porté jadis que l'établissement d'un canot de sauvetage et de sa maison abritée coûtent une dépense moyenne de 25,000 fr. En France, on en compte, pour l'instant, soit trente-cinq qui ont coûté, par conséquent, plus d'un million et demi de francs, sans compter les 394 postes de canons porte amarres mis, sur tout le littoral, à la disposition des marins et des douaniers.

« C'est de l'argent, et il en faut toujours. L'argent est le nerf de la guerre. Plus on en a, mieux on fait. Grosses et petites sommes sont reçues avec empressement, comme bien on pense, et jamais ressources ne furent plus heureusement employées. En veut-on la preuve? Pendant la première période de son existence, la Société centrale de sauvetage a arraché à la mer, c'est-à-dire à la mort, deux mille huit cent vingt quatre existences humaines! Et combien de familles nombreuses ainsi préservées par le salut de leur chef, de celui qui les fait vivre, leur donne le pain quotidien? On ne saurait le dire, même approximativement; mais ce n'est pas rester au-dessous de la vérité.

« Il semble, de représenter par cinq le nombre de créatures élevées grâce au salaire du marin, et voilà quatorze mille personnes sauvées et secourues, grâce à l'anne des plus belles entreprises charitables des jours contemporains.

« L'année qui vient de s'écouler a été, pour la Société de sauvetage, l'occasion, trop souvent répétée, hélas! de montrer ce que valent ses engins et ses hommes, pendant les tempêtes presque incessantes qui ont fait rage sur nos côtes. Quatre cent soixante-trois personnes ont échappé à la mort certaine, grâce à d'obscurs héros, à des gens de mer ayant, pour la plupart, bien du mal à vivre, chaque jour à la peine et au danger, pour leur propre compte, et dont pas un, vous lisez bien, pas un, n'est rebelle au signal d'alarme, quand il s'agit de porter secours aux navires et aux hommes en détresse. J'ai vu des sceptiques hausser parfois les épaules au récit de ces exploits, si simplement accomplis; invoquer, pour diminuer le mérite, la qualité des bateaux de sauvetage; insinuer, à tort, à tort, que c'est le hasard, le hasard, le hasard, qui a sauvé tant de vies. Ils comptent pour rien, sans doute, les nuits passées dehors par les tempêtes d'hiver, quand les vêtements gelés se raidissent sur le corps, et aussi les dénouements sinistres comme la mort du patron Lecroisey et de son équipage. Partout en rencontre des gens disposés à rabaisser la vertu et l'héroïsme. On dirait qu'ils en sont humiliés.

« Heureusement, ils précèdent dans le désert et n'empêchent point les nombreux concours. Les marins sauveteurs, volontairement enrôlés, notez le bien, n'en ont ni un instant de découragement, ni une

LE GÉNÉRAL DE CHARENTTE

« Il nous est impossible de signaler nommé ment toutes les villes où se font d'ardentes prières pour le rétablissement de Mgr le comte de Chambord. L'élan, en effet, est général. On nous écrit de l'Est qu'à Besançon, à Saint-Dié, à Mirecourt et dans presque toutes les paroisses et chapelles du département des Vosges, des messes sont dites et des neuvaines sont organisées pour répondre à la volonté de l'auguste malade.

« Une scène touchante a eu lieu ce matin sur le péristyle de Notre Dame des Victoires. La foule, qui avait assisté à la messe dite à l'intention du roi, sortait de l'église lorsqu'un de nos amis, qui venait de prendre connaissance de la dépêche de la nuit, chez M. Dreux Brézé, arrêta les premiers personnes qui descendaient les marches pour leur lire cette dépêche, qui contenait, on le sait, des renseignements relativement moins alarmants. »

« En un clin d'œil notre ami se trouva entouré d'une foule compacte, et un brave ouvrier qui se trouvait au premier rang, ne put s'empêcher de crier, dès que la lecture fut terminée: « Bravo ! » et ce naïf témoignage de joie fut répété par toute l'assistance.

Voici le texte de la lettre que Mme la comtesse de Chambord vient d'adresser au général des Franciscains: « Mon mari est malade. Nous vous demandons les prières de l'Ordre de Saint-François qui nous est si cher.

Complétons cette information par la dépêche suivante que le Monde reçoit de Rome: « Rome, 7 juillet. Sur une demande télégraphique de Mme la comtesse de Chambord, les Franciscains de l'église de l'Arax Cœli ont commencé hier un jeûne solennel.

Les princes ne rentreront pas immédiatement à Paris; ils se proposent, en effet, d'aller à Budapest et dans d'autres localités, pour visiter plusieurs membres de leur famille.

Autour du Cabinet Arrêtons-nous par hasard une crise ministérielle en perspective? Je serais presque tenté de le croire à en juger par tous les bruits qui circulent, par toutes les nouvelles mises en avant depuis vingt-quatre heures.

« Tu es donc encore ici, mon garçon? dit le gentilhomme en l'abordant. Je croyais que t'étais parti pour Paris par le train précédent. — Je suis venu à pied pour économiser, et je suis arrivé après le passage du train, répondit-il. Il avait l'air complètement dégrisé.

« Tâche de renoncer à ton défaut dominant, conseilla le marquis; si tu continues, tu ne trouveras bientôt plus de places. — Oh! la leçon a été bonne, je me réponds, monsieur le marquis, elle me servira pour l'avenir, je suis bien résolu maintenant à ne boire que de l'eau! Mais tout de même, mon maître a été bien dur pour une première faute! En disant cela, il avait l'air de s'essuyer les yeux, comme si toutes ses larmes lacrymales eussent été ouvertes.

« L'excellent châtiment lui touché par cette double démonstration; il lui glissa une poignée de vingt francs dans la main. — Tiens, lui dit-il, cela vaudra à payer ta place. — Que vous êtes bon? Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait tomber sur un maître qui vous ressemblât? Je ne serais pas sur le pavé.

« Pour échapper à cette explosion d'une reconnaissance qui lui paraissait excessive, M. des Airoelles se dirigea vivement vers le guichet qui venait de s'ouvrir. — Une première Paris! fit-il, en tendant un billet de cent francs. Le groom, qui était derrière lui, tressaillit en entendant prononcer ces paroles. — Le marquis à Paris! pensa-t-il. Que peut-il avoir à y faire? Pourquoi surtout n'a-t-il pas annoncé ce voyage chez lui? C'est fort louche; il faudra ouvrir l'œil et découvrir l'anguille sous roche.

« Quelques minutes plus tard, l'Anglais montait dans un wagon de troisième, tandis que le marquis s'installait dans un coupé-lit.

LE DÉPART

Il était six heures du matin lorsque le train entra en gare. Le marquis, qui ne portait qu'une simple valise, n'avait pas besoin d'attendre la distribution des bagages enregistrés; aussi, se dirigea-t-il immédiatement vers la porte de sortie.

Au moment où il venait de répondre aux employés de l'octroi qui l'avaient rien à déclarer, Toby accourut vers lui. — Je vous en prie, monsieur le marquis, accordez-moi la faveur de porter votre valise jusqu'à votre voiture.

M. des Airoelles, qui ne voyait dans l'empressement du pauvre diable, ne crut pas devoir refuser ses services; il lui confia son sac et se mit en quête d'un fiacre. Lorsqu'il eut fait son choix, il y monta en remettant au groom une pièce de cinq francs. — Quelle adresse faut-il donner au cocher, monsieur le marquis? — Hôtel Lavoisier, place Louvois, répondit-il sans se douter de l'imprudence qu'il venait de commettre.

« Maintenant, se dit Toby, je suis renseigné, je sais où perche mon homme. L'avisé le marquis, un enfant n'aurait pas été plus facile à confesser que lui! — Lorsque sa malice lui eut été dévolue, il prit un fiacre à son tour et se fit conduire dans un des petits hôtels de la rue de Valois; il connaissait son Paris aussi bien qu'un Parisien, et ce n'est pas sans raison qu'il s'était décidé à prendre son gîte dans les environs du Palais-Royal.

« La rue de Valois est un des quartiers où les négociants de province ont l'habitude de descendre; les hôtels qui y foisonnent

LE GÉNÉRAL DE CHARENTTE

« Il nous est impossible de signaler nommé ment toutes les villes où se font d'ardentes prières pour le rétablissement de Mgr le comte de Chambord. L'élan, en effet, est général. On nous écrit de l'Est qu'à Besançon, à Saint-Dié, à Mirecourt et dans presque toutes les paroisses et chapelles du département des Vosges, des messes sont dites et des neuvaines sont organisées pour répondre à la volonté de l'auguste malade.

« Une scène touchante a eu lieu ce matin sur le péristyle de Notre Dame des Victoires. La foule, qui avait assisté à la messe dite à l'intention du roi, sortait de l'église lorsqu'un de nos amis, qui venait de prendre connaissance de la dépêche de la nuit, chez M. Dreux Brézé, arrêta les premiers personnes qui descendaient les marches pour leur lire cette dépêche, qui contenait, on le sait, des renseignements relativement moins alarmants. »

« En un clin d'œil notre ami se trouva entouré d'une foule compacte, et un brave ouvrier qui se trouvait au premier rang, ne put s'empêcher de crier, dès que la lecture fut terminée: « Bravo ! » et ce naïf témoignage de joie fut répété par toute l'assistance.

Voici le texte de la lettre que Mme la comtesse de Chambord vient d'adresser au général des Franciscains: « Mon mari est malade. Nous vous demandons les prières de l'Ordre de Saint-François qui nous est si cher.

Complétons cette information par la dépêche suivante que le Monde reçoit de Rome: « Rome, 7 juillet. Sur une demande télégraphique de Mme la comtesse de Chambord, les Franciscains de l'église de l'Arax Cœli ont commencé hier un jeûne solennel.

Les princes ne rentreront pas immédiatement à Paris; ils se proposent, en effet, d'aller à Budapest et dans d'autres localités, pour visiter plusieurs membres de leur famille.

Autour du Cabinet Arrêtons-nous par hasard une crise ministérielle en perspective? Je serais presque tenté de le croire à en juger par tous les bruits qui circulent, par toutes les nouvelles mises en avant depuis vingt-quatre heures.

« Tu es donc encore ici, mon garçon? dit le gentilhomme en l'abordant. Je croyais que t'étais parti pour Paris par le train précédent. — Je suis venu à pied pour économiser, et je suis arrivé après le passage du train, répondit-il. Il avait l'air complètement dégrisé.

« Tâche de renoncer à ton défaut dominant, conseilla le marquis; si tu continues, tu ne trouveras bientôt plus de places. — Oh! la leçon a été bonne, je me réponds, monsieur le marquis, elle me servira pour l'avenir, je suis bien résolu maintenant à ne boire que de l'eau! Mais tout de même, mon maître a été bien dur pour une première faute! En disant cela, il avait l'air de s'essuyer les yeux, comme si toutes ses larmes lacrymales eussent été ouvertes.

« L'excellent châtiment lui touché par cette double démonstration; il lui glissa une poignée de vingt francs dans la main. — Tiens, lui dit-il, cela vaudra à payer ta place. — Que vous êtes bon? Pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas fait tomber sur un maître qui vous ressemblât? Je ne serais pas sur le pavé.

« Pour échapper à cette explosion d'une reconnaissance qui lui paraissait excessive, M. des Airoelles se dirigea vivement vers le guichet qui venait de s'ouvrir. — Une première Paris! fit-il, en tendant un billet de cent francs. Le groom, qui était derrière lui, tressaillit en entendant prononcer ces paroles. — Le marquis à Paris! pensa-t-il. Que peut-il avoir à y faire? Pourquoi surtout n'a-t-il pas annoncé ce voyage chez lui? C'est fort louche; il faudra ouvrir l'œil et découvrir l'anguille sous roche.

« Quelques minutes plus tard, l'Anglais montait dans un wagon de troisième, tandis que le marquis s'installait dans un coupé-lit.

LE DÉPART

Il était six heures du matin lorsque le train entra en gare. Le marquis, qui ne portait qu'une simple valise, n'avait pas besoin d'attendre la distribution des bagages enregistrés; aussi, se dirigea-t-il immédiatement vers la porte de sortie.

Au moment où il venait de répondre aux employés de l'octroi qui l'avaient rien à déclarer, Toby accourut vers lui. — Je vous en prie, monsieur le marquis, accordez-moi la faveur de porter votre valise jusqu'à votre voiture.

M. des Airoelles, qui ne voyait dans l'empressement du pauvre diable, ne crut pas devoir refuser ses services; il lui confia son sac et se mit en quête d'un fiacre. Lorsqu'il eut fait son choix, il y monta en remettant au groom une pièce de cinq francs. — Quelle adresse faut-il donner au cocher, monsieur le marquis? — Hôtel Lavoisier, place Louvois, répondit-il sans se douter de l'imprudence qu'il venait de commettre.

« Maintenant, se dit Toby, je suis renseigné, je sais où perche mon homme. L'avisé le marquis, un enfant n'aurait pas été plus facile à confesser que lui! — Lorsque sa malice lui eut été dévolue, il prit un fiacre à son tour et se fit conduire dans un des petits hôtels de la rue de Valois; il connaissait son Paris aussi bien qu'un Parisien, et ce n'est pas sans raison qu'il s'était décidé à prendre son gîte dans les environs du Palais-Royal.

« La rue de Valois est un des quartiers où les négociants de province ont l'habitude de descendre; les hôtels qui y foisonnent

ne sont ni beaux, ni propres, ni confortables, mais la force de l'habitude leur a consacré leur ancienne clientèle. Le sac combré savait qu'il serait mieux caché dans cette fourmilière provinciale, que dans un des quartiers les plus excentriques de Paris.

« Je me fis inscrire sous un nom de fantaisie et attendit patiemment dans sa chambre l'heure de l'ouverture des magasins de confection, nombreux dans les galeries du Palais-Royal. On y trouve depuis la vareuse de l'ouvrier jusqu'à l'habit noir pour soirée; c'est là que les jeunes mariés des faubourgs viennent acheter leur costume de noces.

« Le groom entra dans le magasin qui lui parut le mieux fourni. — Je viens de recevoir une médaille de commissionnaire, dit-il, je désire acheter un costume conforme à ma nouvelle profession.

« Je tiens justement la spécialité des vêtements de velours; répondit l'industriel, qui appela un de ses chefs de rayon pour servir cette pratique matinale.

« Le choix fut bientôt fait: une veste ronde en velours à côtes de couleur vert bouteille, et un large pantalon de la même étoffe; le tout lui coûta 45 francs.

« Avez-vous l'article casquette, demanda-t-il. J'en voudrais une de forme plate en cuir verni en trouvant dans le passage Montesuquia, répondit le commis.

« Dix minutes plus tard il avait fait cette acquisition; il était si changé que lorsqu'il passa devant le bureau de l'hôtel pour remonter dans sa chambre, on le prit pour un Auvergnat se rendant chez un des locataires pour y faire une commission.

« Cependant, quelque parfait que fût ce déguisement, l'ouvrier jugea utile d'y joindre quelques compléments; il ouvrit sa malle

LE CRIME DES AIROELLES

PAR SAINT-VERON

DEUXIÈME PARTIE

LES DEUX AGENTS

XIII

Préparatifs

— SUITE —

« Le marquis et sa pupille avaient été les témoins de cette scène concertée à l'avance. Thérèse, avec sa vive intelligence, en fut très-vivement affectée, non qu'elle portât le moindre intérêt à Toby, mais le renvoi brutal dont il venait d'être frappé lui donnait fort à réfléchir. Comment admettre, en effet, que ce valet ait été le complice de son maître dans le crime des Airoelles? On n'éloigne pas ainsi un homme qui possède un semblable secret. On subit la loi de celui qui, d'un mot, peut vous envoyer à l'échafaud.

Plus elle songeait, plus l'idée de l'innocence de sir Arthur s'emparait de son esprit. Elle se disait que si Follefeuille s'acharnait à suivre cette mauvaise piste, la condamnation de son fiancé devenait de plus en plus probable. Les savantes déductions qu'il avait fait d'abord séduites ne lui apparaissent plus que sous la forme d'un de ces châteaux construits avec des cartes et qu'un simple souffle fait écrouler.

Ces craintes, il faut l'avouer, étaient d'autant plus sérieuses, qu'elles s'appuyaient sur une rigoureuse logique.

Un instant elle eut l'idée de contrecarrer le départ de son tuteur pour Paris, de renoncer à l'offre de Follefeuille.